

MOKOLO DANS SES RELATIONS AVEC LE MILIEU RURAL ENVIRONNANT

B. STECK

Introduction

Dans le nord du Cameroun, les monts Mandara, longs alignements montagneux d'orientation sud-ouest nord-est, s'étendent depuis la Bénoué jusqu'à la plaine de Mora, mordant sur la frontière actuelle du Nigeria, et bordant, à l'est, les plaines du Diamaré. Ce vaste ensemble très compartimenté a été le foyer d'un type tout à fait original de civilisations agraires, nées de conditions naturelles très rigoureuses, et d'une histoire tourmentée. La création et le développement de Mokolo résultent de la volonté politique récente d'un pouvoir extérieur, d'abord fouldé, puis français, enfin camerounais, visant au contrôle de ce pays fermé sur lui-même. Aujourd'hui Mokolo est une ville de plus de 5 000 habitants, préfecture du département de Margui-Wandala. Son étude permet de saisir sur le vif comment s'accroît progressivement l'emprise d'un noyau urbain sur un milieu rural environnant. L'intérêt est d'autant plus grand que Mokolo s'est développé en un point privilégié des monts Mandara, au contact des massifs compacts dominant au nord, et du plateau au sud. Mokolo apparaît comme le lieu de passage le plus aisé de toute communication est-ouest, entre les plaines de Maroua et celles de Madagali, et de toute communication nord-sud, entre les plaines de Mora et celles de Gawar. Cette position est d'autant plus favorable que, localement, le site de Mokolo est à la convergence de vallées ouvrant assez profondément les massifs : vers l'ouest, entre Mavoumay et Méfélé, en direction du plateau Kapsiki ; vers le nord-ouest, entre Mavoumay et Ldamtsay, en direction de Magoumaz et du pays de Tourou ; vers le nord-est,

entre Ldamtsay et Mokolo, en direction des massifs de l'intérieur ; vers l'est, en direction de la vallée de la Tsanaga. Jusqu'en son site même, Mokolo met en contact les deux grands bassins hydrographiques du nord du Cameroun, puisque la ville est construite sur un affluent du Mayo Louti, affluent de la Bénoué, et sur un affluent de la Tsanaga, qui s'écoule vers le lac Tchad. Mokolo est donc un point de désenclavement important pour les monts Mandara. Mais cette situation originale ne prend sa véritable dimension que par la remarquable diversité humaine du milieu : les massifs du nord sont densément peuplés par les Matakam, ensemble d'ethnies montagnardes et païennes, dont la principale est l'ethnie Mafa ; vers le sud-ouest, sur le plateau, habitent les Kapsiki ; au sud-est, les Mofou ; on trouve aussi des noyaux épars de Fouldé, installés sur le plateau postérieurement aux autres groupes. Au contact d'une dizaine d'ethnies, Mokolo peut donc jouer le rôle de liaison et de foyer d'échanges.

Les avantages d'une telle situation nous conduisent à nous interroger sur la nature du développement de la ville, et de ses liens avec le milieu dans lequel elle a grandi. Qu'il s'agisse de son rôle démographique, de son emprise agraire, de sa fonction commerciale, de son attraction sociale, Mokolo ne peut manquer d'être marquée par sa position.

La population de Mokolo

Le point important est de voir si la ville de Mokolo a eu un développement démographique extérieur au

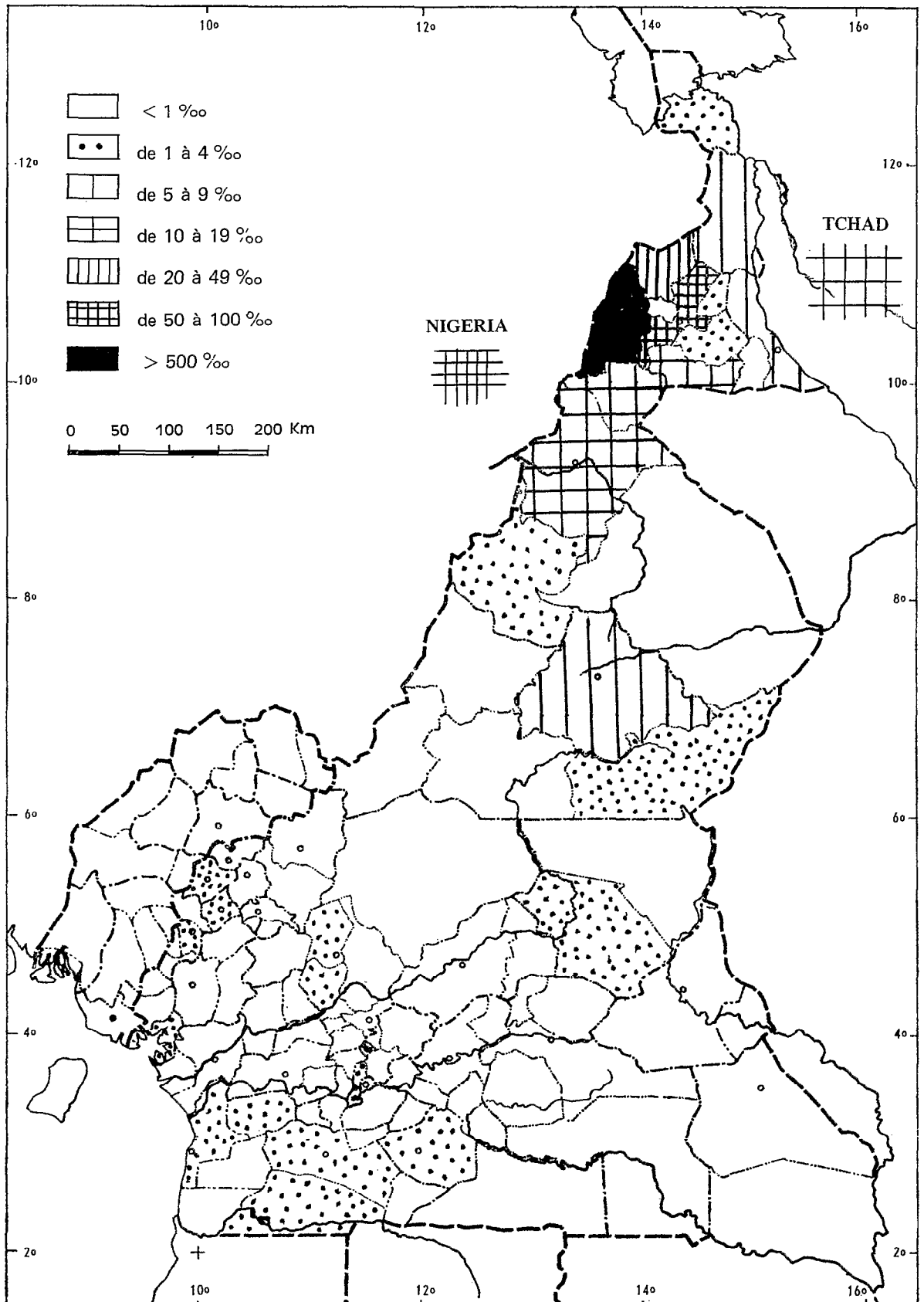


FIG. 1. — Origine des habitants par arrondissements de naissance.

milieu environnant, ou si, au contraire, elle s'y enracine. Nous aborderons ces problèmes démographiques sous quatre aspects : l'histoire, l'origine géographique, la composition ethnique, la structure professionnelle.

1. NAISSANCE ET DÉVELOPPEMENT DE MOKOLO

L'histoire de Mokolo est inscrite dans les cinquante dernières années. C'est au cours de la décennie 1910-1920 que Hama Yadj, Lamido de Madagali, créa un poste militaire foubé, plus avancé que ceux de Wanday et de Kossahay, afin de mieux asseoir son autorité sur ces zones d'insécurité, et de protéger la voie de Madagali à Maroua.

La colonisation française, venue tardivement dans ces contrées, fait de Mokolo une base administrative et militaire, servant à la pacification des montagnes. Vers 1930, sont installés un pénitencier, une école, un service de santé et les premiers éléments d'une infrastructure administrative. Le marché est créé en 1934. En même temps, Mokolo connaît une affluence d'affamés venus des montagnes voisines, poussés vers la ville par des séries de mauvaises récoltes. Puis la ville reçoit un second flot de peuplement issu de Madagali, après l'arrestation par les autorités anglaises de Hama Yadj.

Mokolo connaît ensuite une période de croissance continue, en dépit d'une histoire plus calme. Au noyau foubé, et aux personnels de l'administration, viennent se joindre des montagnards, de plus en plus nombreux. La paix établie et reconnue, les vieilles haines s'estompent ; le marché attire avec l'espoir des gains possibles ; la vie à la ville semble, à beaucoup, plus agréable ; surtout, il y a la difficulté de plus en plus grande, dans de nombreux massifs, à trouver des terres encore vacantes. Peu à peu, Mokolo s'enracine davantage dans son milieu.

Depuis l'indépendance, l'administration camerounaise cherche à favoriser la descente des montagnards et leur installation, sinon dans la ville même, du moins aux alentours. Par ailleurs, le referendum, concluant au rattachement au Nigeria du Cameroun septentrional ex-britannique, a entraîné un troisième flux de peuplement à partir de Madagali. Le résultat se traduit par une forte croissance récente de la population de la ville.

Cette croissance de Mokolo, telle que l'histoire nous l'a montrée, est une certitude, même s'il apparaît difficile de l'évaluer avec précision : il semble que, pour la période 1937-1971, elle soit d'environ 6 % par an. On retrouve les mêmes valeurs pour la

plupart des massifs voisins de Mokolo et disposant d'un large piedmont, ce qui pourrait indiquer une certaine solidarité entre le développement de la ville et celui des massifs voisins, si l'on pouvait être assuré que de telles évaluations ne résultent pas d'une simple amélioration des conditions de recensement. Il est en tout cas certain que les massifs situés à l'est de Mokolo, ont connu une forte croissance, très supérieure même à celle de la ville.

Il faut finalement retenir le rôle de trois facteurs :

— la pacification : c'est elle qui rend compte du peuplement des massifs de bordure, et de la cohabitation qui règne entre toutes les ethnies de la ville ;

— la surcharge démographique des montagnes : elle est à l'origine de très nombreux mouvements migratoires et en particulier du peuplement de la zone de piedmont entourant Mokolo ;

— l'attraction de la ville : l'existence d'une ville avec ses avantages, et surtout son marché, explique le développement non seulement de la ville elle-même, mais aussi des massifs et piedmonts voisins.

2. ORIGINES DE LA POPULATION DE MOKOLO

Les 5 500 habitants de Mokolo ont des origines variées, puisqu'on ne dénombre pas moins de 121 pays ou arrondissements d'origine ; mais on remarque que 70 % des habitants sont originaires de l'arrondissement de Mokolo, et 90 % du nord du Cameroun et des pays voisins : Nigeria et Tchad. L'attraction qu'exerce Mokolo n'est donc ni nationale (les 10 % de gens du sud étant des fonctionnaires, envoyés par l'administration), ni même régionale (sur les 20 % originaires du nord, le Nigeria voisin et les arrondissements limitrophes de Mora et de Maroua en constituant 15 %). Il est toutefois nécessaire d'ajouter que la prédominance d'habitants originaires de l'arrondissement de Mokolo, certes incontestable, est un fait second, postérieur à la création de la ville. Le noyau de base du peuplement se trouve dans les 20 % d'habitants originaires du nord du pays et des états limitrophes. Ceci est confirmé par l'étude de l'origine des chefs de saré : sur 930 recensés, sans compter ceux des camps de fonctionnaires, un certain nombre d'entre eux sont originaires de Madagali (72), Maroua (36), Garoua (22). Mokolo a pris au départ l'essentiel de sa substance urbaine dans ces foyers urbains déjà avancés. Puis, par attraction, sont venus s'établir à la ville des gens issus du milieu rural environnant, devenus aujourd'hui majoritaires : ainsi trouve-t-on aujourd'hui 65 % des chefs de saré

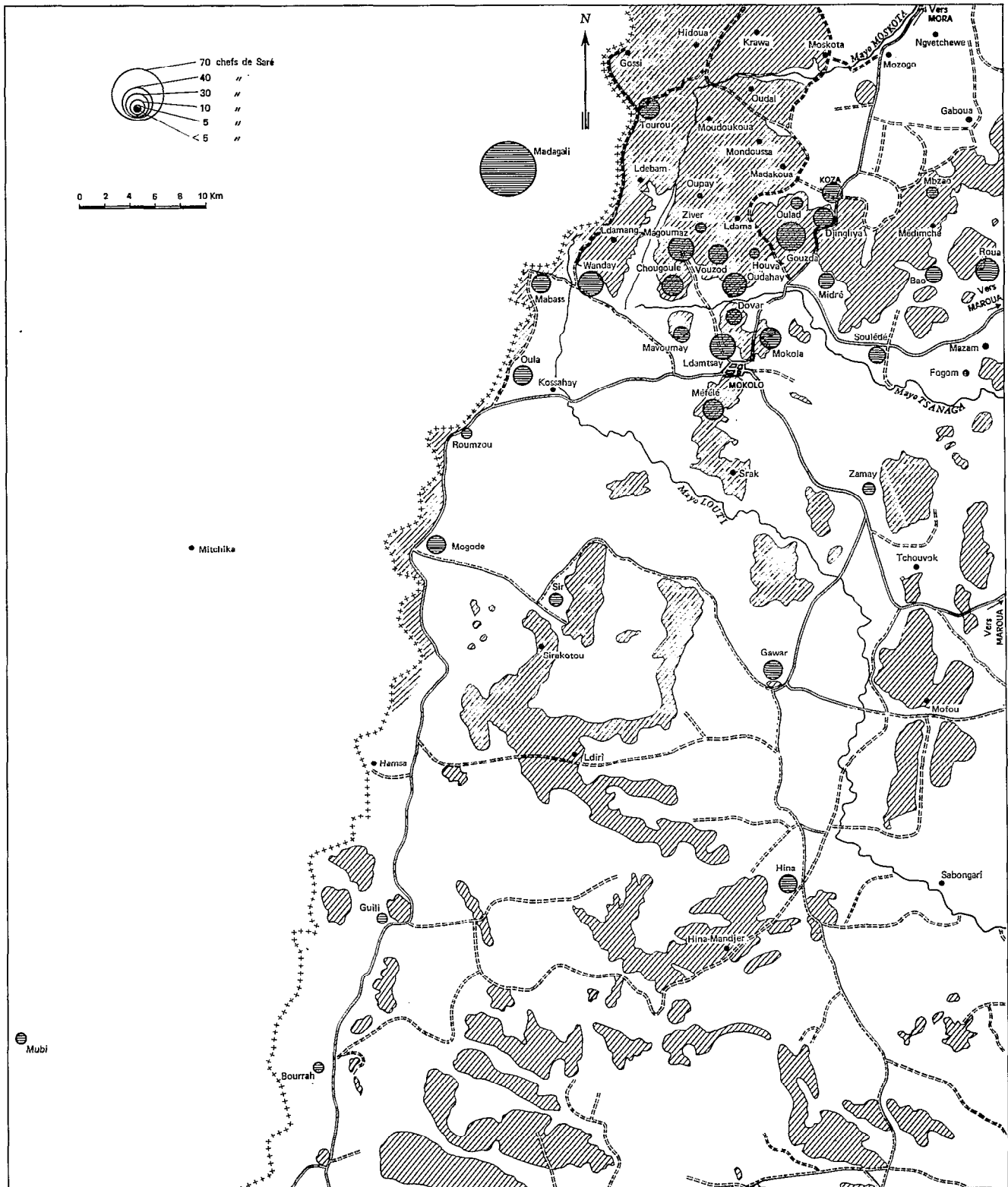


FIG. 2. — Origine des chefs de saré par villages de naissance.

originaires d'une zone de 25 km de rayon autour de Mokolo, dont 50 % des massifs situés au nord. On peut donc conclure que désormais la ville est véritablement enracinée dans le milieu où elle s'est développée.

3. LES ETHNIES DANS LA POPULATION DE MOKOLO

Ici encore on peut parler d'une grande variété, puisque l'on estime à une cinquantaine le nombre d'ethnies représentées à Mokolo, mais en fait une dizaine seulement d'entre elles compte vraiment. Parmi elles se distinguent très nettement les Matakam (essentiellement des Mafa) que l'on peut estimer à 40 % de la population totale, suivis par les Foulbé qui en représentent 16 %. Ces chiffres cachent en réalité un des principaux problèmes de Mokolo : nombre de Matakam, par un processus d'acculturation progressif mais inéluctable, en viennent à se considérer comme des Foulbé. On peut donc en fait estimer à 30 % le nombre des Foulbé et 30 % celui des Mafa. Ces derniers chiffres rendent mieux compte de l'importance réelle de l'influence sociale des Foulbé. A ces deux ethnies principales, il faut en ajouter quelques autres. On distingue ainsi un groupe d'ethnies montagnardes non islamisées, dont l'aire d'extension est proche de Mokolo (Kapsiki, Hidé, Mabass, Mofou) ; des ethnies d'origine un peu plus lointaine, mais toujours pour la plupart, du nord du Cameroun (Moudang, Guiziga, Mandara, Toupourri) ; les grandes ethnies musulmanes autres que les Foulbé (Kotoko, Haoussa, Arabes, Choa) ; enfin quelques ethnies originaires du sud du Cameroun et liées au rôle administratif de la ville (Ewondo, Bamiléké). Par le nombre, ce sont les ethnies montagnardes qui dominent ; par le rôle joué dans la vie de la ville, ce sont les ethnies islamisées.

4. LES ACTIVITÉS DE CETTE POPULATION

L'activité principale, et de loin, est l'agriculture : activité unique pour 46 % des gens, elle est en fait encore pratiquée par près de 60 % des habitants actifs. L'ampleur de cette activité pose donc de sérieux problèmes d'emprise agraire sur le milieu rural environnant, mais nous nous y arrêterons plus loin. Il est important de noter que, si presque toutes les ethnies présentes à Mokolo comprennent des agriculteurs, une distinction très nette se fait jour entre les ethnies qui sont restées très agricoles et celles qui ne le sont plus guère : les Mafa et presque toutes les ethnies voisines, surtout Kapsiki, Hidé, Mofou, sont restées agricoles à 60 % au moins ;

ce rapport est beaucoup plus faible chez toutes les autres ethnies et tout particulièrement les ethnies musulmanes. C'est là un fait majeur ; les ethnies montagnardes et païennes sont restées nettement plus agricoles que les autres venues de plus loin.

La seconde activité de la population de Mokolo est l'administration : celle-ci emploie 25 % des actifs de la ville. Cette part très importante illustre bien ce que l'histoire de la ville a pu nous apprendre, sur sa naissance et son véritable rôle dans la vie du milieu environnant : Mokolo est bien l'instrument d'une politique d'intégration de l'espace très fermé des monts Mandara, à une réalité plus vaste, aujourd'hui le Cameroun. Ce sont les ethnies du sud du pays qui constituent l'armature de cette fonction. Mais les postes de commandement sont aux mains des ethnies islamisées, et à l'autre bout de la hiérarchie administrative, les rôles subalternes sont tenus par les ethnies montagnardes.

La place de l'agriculture et de l'administration réduisent apparemment à peu de chose les autres activités de la population. L'artisanat ne rassemble que 10 % de la population active ; les transports 6 % ; le commerce 6 %. Pourtant, c'est au niveau de ces activités que l'on relève les faits les plus importants de l'évolution de la vie de la ville. En effet c'est ici surtout que s'opère le passage de l'ancien mode de vie, fondé sur l'agriculture d'autosubsistance, au nouveau, fondé sur la circulation de l'argent. De plus, c'est par ces activités que se singularisent davantage les ethnies minoritaires. On peut relever également une distinction intéressante : les ethnies musulmanes sont majoritaires dans le commerce, tandis que les ethnies montagnardes dominent dans l'artisanat. On perçoit bien ici l'ancienneté de la pratique commerciale des ethnies musulmanes, alors que les ethnies montagnardes, en se consacrant plutôt à l'artisanat, ne font que réorienter une de leurs nombreuses aptitudes (travail du fer, du bois, de la construction). Il faut ajouter enfin que, si l'on ne dénombre à Mokolo que 6 % de commerçants, cela ne préjuge en rien de l'importance de sa fonction commerciale (nous verrons que presque tout le monde fait un peu de commerce), mais indique seulement dès maintenant qu'il n'y a là qu'un embryon de véritable pouvoir commercial.

Comme autres métiers, on peut citer celui de domestique : les « boys » sont relativement nombreux chez les fonctionnaires et les Foulbé ; pour la plupart, il s'agit de jeunes montagnards que la ville attire et qui peuvent ainsi tenter de s'y faire une place. On trouve aussi des manœuvres, employés

presque seulement par l'administration, à peu près tous matakam. Il y a enfin un nombre non négligeable de marabouts et maîtres de Coran, surtout foulbé et haoussa, signe visible du prosélytisme des ethnies islamisées et de la pression sociale qu'elles exercent dans la ville.

Tout ceci nous introduit peu à peu à l'étude plus précise de ces processus qui tissent des liens entre la ville et le milieu environnant, intégrant la première au second qu'elle modifie en retour. La croissance spatiale de Mokolo, conséquence de sa croissance démographique est un de ces processus.

Aspects spatiaux du peuplement

Ces aspects spatiaux peuvent être envisagés selon deux rubriques : d'abord sous l'angle très matériel des constructions qui gagnent sur la brousse et des transformations consécutives du paysage urbain de Mokolo ; ensuite sous l'angle d'une typologie possible des quartiers de la ville. Ces deux points de vue vont nous permettre de mieux saisir ce phénomène important de l'extension progressive d'un corps urbain aux dépens d'une frange rurale en pleine transformation.

1. CROISSANCE SPATIALE DE MOKOLO

C'est là un fait non seulement visible mais encore mesurable. En effet la construction est très active à Mokolo : chaque année, généralement de novembre à mars, avec un maximum en janvier, s'élèvent de multiples constructions, aussi bien vers le centre qu'à la périphérie, surtout vers le nord-ouest et le sud-est. Cette activité attire de nombreux montagnards, surtout de Tourou, qui viennent s'embaucher, suivant certaines spécialisations : les uns apportent les matériaux (pierres, eau, paille, bois...) ; d'autres élèvent les murs ; d'autres montent les toits. C'est sans doute un des faits les plus marquants de la vie de Mokolo, pendant la saison sèche. L'ampleur de ce phénomène est rendu par les statistiques : pour les 5 dernières années, on a compté plus de 1 000 constructions nouvelles, dont environ 200 cases en semi-dur et dur. Il y a tout d'abord les nouveaux venus qui s'installent chaque année à la ville (on les estime à environ une vingtaine de familles en moyenne pour ces dernières années) ; ensuite, ceux qui transforment leurs cases, ou relèvent leur mur d'enceinte. Enfin il y a ceux qui construisent de nouvelles cases, à l'intérieur de leur saré, soit pour eux-mêmes, soit en vue de les louer. Ceci nous conduit à nous interroger sur le type de croissance spatiale que connaît Mokolo. Entre le schéma des grandes villes africaines où la croissance périphérique est plutôt l'œuvre des habitants de lon-

gue date, qui préfèrent quitter le centre et gagner la frange rurale, laissant leurs constructions du centre en location aux nouveaux venus, et celui des petites villes où la croissance périphérique est davantage le fait des nouveaux venus, Mokolo relève davantage du second type : la croissance périphérique apparaît comme le fait des nouveaux venus. Toutefois il faut ajouter que les quartiers centraux connaissent déjà un phénomène locatif non négligeable. D'après certains sondages, nous estimons à environ 12 % le nombre de sarés loués. Ainsi vieux habitants et nouveaux venus cohabitent dans les quartiers centraux, mais il n'y a pas encore départ des vieux habitants pour la périphérie.

Cette croissance spatiale de Mokolo, longtemps confuse et désordonnée, comme elle l'est encore à la périphérie, a été mise en ordre. Ainsi depuis quelques années, des rues rectilignes, se coupant souvent à angle droit, ont remplacé les anciennes ruelles sinueuses, serpentant entre les murs de terre des sarés. Des bordures d'arbres ont été plantées, des caniveaux creusés. Les poteaux électriques ont fait leur apparition. Quelques ponts enjambent les mayos. Certes, chaque année, de nouveaux sarés apparaissent à la périphérie, et le passage au monde rural proprement dit est progressif. Mais le centre s'organise, se dégageant peu à peu de sa gangue originelle et confuse. Surtout l'immense concession administrative qui occupe l'est de la ville, garde encore son visage propre, avec ses plantations d'arbres, ses bâtiments officiels, les camps de fonctionnaires bien ordonnés, tranchant nettement d'avec le reste de la ville. Mais en fait, ce ne sont pas deux distinctions que l'on peut établir à propos de Mokolo, mais plusieurs : une véritable typologie des quartiers s'impose à nous.

2. TYPOLOGIE DES QUARTIERS

En effet une combinaison des faits humains et de la localisation de l'habitat nous conduit directement à distinguer quatre groupes de quartiers dans la ville :

— tout d'abord, se distinguent les camps de fonctionnaires dont la population est en majorité originaire du sud du pays, et chrétienne. Ce sont là des habitants qui se considèrent presque en exil et qui vivent assez repliés sur eux-mêmes, insufflant toutefois une grande vigueur à la vie économique de la ville ;

— l'on peut ensuite considérer ensemble trois quartiers centraux (Lamordé, Taoungo, Nassarao) : ce sont les plus vieux de la ville (25 % de leur

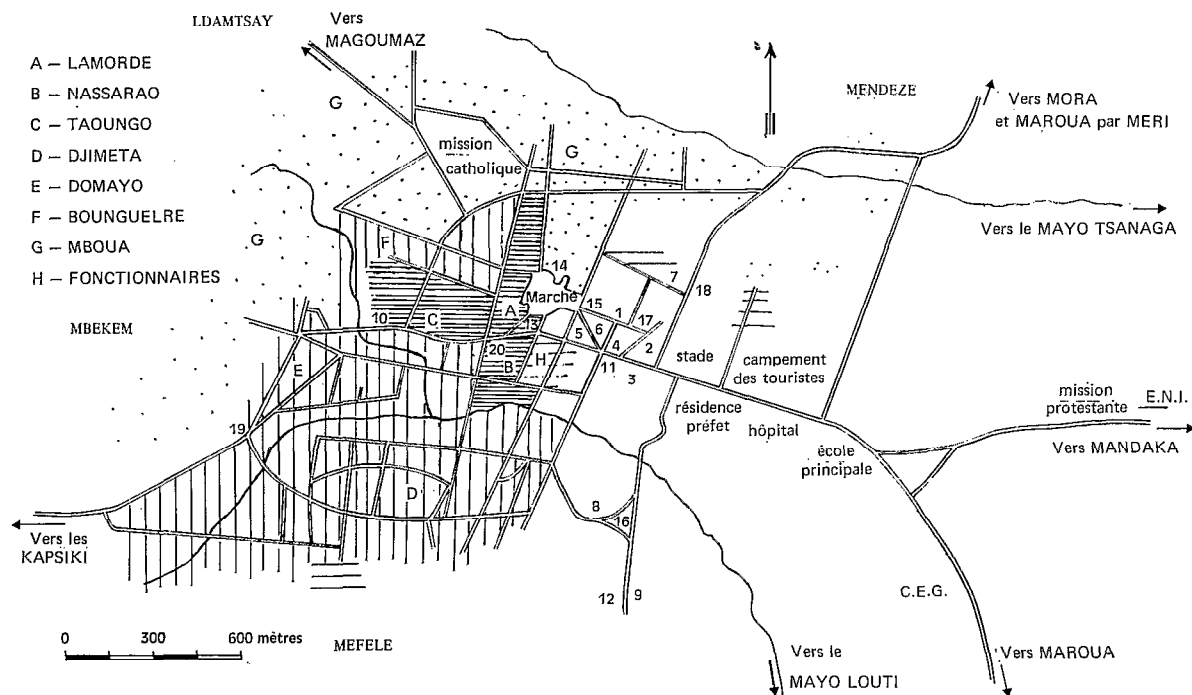


FIG. 3. — Les quartiers de Mokolo (n° 1 à 20).

population y réside depuis plus de 40 ans), les plus islamisés, les moins agricoles (40 %), les plus commerçants (15 % de commerçants). Les Mafa n'y sont que 28 %, mais les ethnies musulmanes plus de 40 %. Ce sont vraiment là les quartiers les plus urbains de Mokolo, ceux autour desquels s'est développée progressivement la ville ;

— à la périphérie des précédents, on trouve trois autres quartiers : Djimeta, Bounguelré, Domayo, présentant une certaine homogénéité. Ils sont récents : 10 % seulement de leur population y est depuis plus de 40 ans, alors que 40 % s'y est installée depuis moins de 11 ans ; ils ne sont islamisés qu'à 75 % : les Matakam (ou Mafa) y représentent 40 % et les ethnies musulmanes seulement 25 % ; c'est là qu'on rencontre les minorités ethniques principales (Kapsiki, Sara, Moundang...) ; ce sont des quartiers très agricoles (60 %) et les commerçants y sont peu nombreux (5 %) ;

— enfin on trouve le quartier de Mboua, le plus peuplé de Mokolo (1 200 habitants) et le plus original. Situé à la périphérie, du nord-est vers l'ouest, il s'étend depuis le centre de la ville jusqu'à sa frange la plus rurale. C'est par excellence le quartier

de transition entre le milieu urbain et le milieu rural environnant ; c'est le lieu de l'extension présente de Mokolo. Resté païen à 80 %, Mafa à 95 %, agricole à 70 %, il constitue vraiment un monde à part dans la vie de Mokolo, ce qui se traduit, sur le plan administratif, par son appartenance à un autre canton que le reste de la ville.

Ainsi se dessine très nettement la structure de Mokolo : du centre à la périphérie, on passe progressivement d'un milieu urbain islamisé aux activités déjà diversifiées, au monde Mafa, resté encore largement païen et agricole. On saisit bien là une des toutes premières étapes du phénomène d'urbanisation qui assimile tout doucement le monde rural.

L'emprise agraire de Mokolo

L'emprise de la ville ne s'étend pas seulement aux franges rurales des quartiers périphériques en pleine croissance ; on peut en sentir les effets directs bien plus loin, jusque dans les zones mises en culture par les très nombreux agriculteurs de Mokolo. Il est donc très important de s'interroger sur la localisation des

champs d'autant qu'elle révèle, en outre, un des faits les plus importants de la vie de Mokolo, celui du transfert d'une population rurale d'un certain milieu

vers un autre, transfert dont la ville est le foyer. C'est là un type de relations au milieu rural qui mérite qu'on s'y arrête un peu.

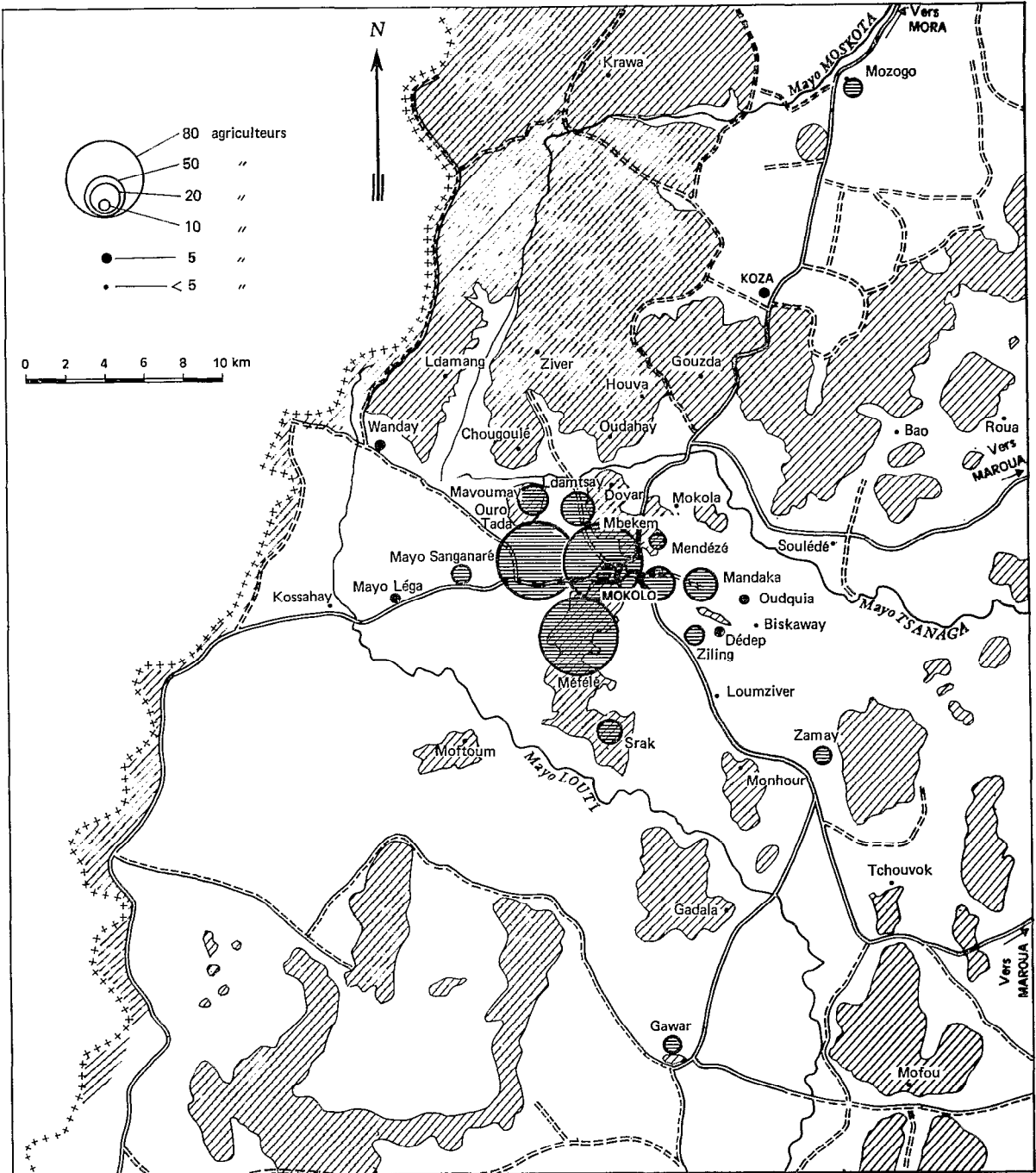


FIG. 4. — Localisation des champs travaillés par les agriculteurs de Mokolo.

1. LOCALISATION DES CHAMPS DES AGRICULTEURS DE MOKOLO

Dans un premier temps, il est essentiel de souligner que 80 % des agriculteurs de Mokolo, travaillent des parcelles situées dans une zone de 10 km de rayon autour de la ville, et plus précisément encore, que 73 % d'entre eux ont leurs champs dans une zone de 5 km de rayon : c'est dire leur relative proximité dans la majorité des cas, et surtout marquer l'intensité de l'emprise qu'exercent les agriculteurs, habitant la ville, dans cette zone immédiatement périphérique. Par ailleurs, plus de 70 % des agriculteurs qui ont des champs dans cette zone de 10 km de rayon, appartiennent à six ethnies voisines de Mokolo (Mafa, Kapsiki, Hidé, Mofou, Ouala, Mabass) représentant précisément 70 % de la population agricole totale. En revanche, dès qu'on dépasse les 10 km, la part des agriculteurs de ces ethnies diminue avec la distance, laissant la place aux Foulbé, Mandara, Moundang... C'est donc là un second point à noter : une relation semble exister entre l'appartenance ethnique et la localisation des champs. Un autre aspect retient notre attention : 25 % des agriculteurs de la ville travaillent des champs en deux endroits et plus, souvent fort éloignés les uns des autres, fait relativement nouveau par rapport à la situation traditionnelle des agriculteurs restés en milieu rural. Enfin, et c'est le plus important : 88 % des agriculteurs de Mokolo ont des champs ailleurs que dans le village dont ils sont originaires. L'emprise agraire de Mokolo a pour corollaire une redistribution étonnante de populations agricoles ; ce qui peut surprendre le plus, c'est qu'en fait, cette redistribution porte davantage sur les populations dont l'origine est proche de la ville que sur celles venues de plus loin ; et même dans la zone où l'emprise agraire est la plus nette, on observe des situations tout à fait étranges de transfert. Ce qui est sûr, c'est que les processus suivent des directions très précises : au départ, on a des agriculteurs issus principalement des montagnes situées au nord de Mokolo et du plateau Kapsiki ; ils s'installent en ville et leurs champs sont presque tous situés sur le plateau, à la périphérie de Mokolo, surtout vers le nord-ouest, le sud et l'est. Deux exemples frappants vont illustrer ce phénomène : sur 35 agriculteurs originaires de Gouzda, un seul y a gardé des champs ; sur 22 agriculteurs originaires de Ldamtsay, neuf y ont gardé des champs, mais c'est au total 54 agriculteurs habitant Mokolo qui y travaillent la terre. Ainsi donc cette localisation des champs des agriculteurs de Mokolo, ne va pas sans

poser de graves problèmes, auxquels il convient de s'arrêter.

2. PROBLÈMES POSÉS PAR CETTE LOCALISATION

La question principale qui se pose est de comprendre comment sont possibles un tel transfert et l'emprise nouvelle qui en résulte. En premier lieu, Mokolo s'est développé en position de piedmont, sur une zone de plateau à peu près vide, contrastant avec les massifs surchargés qui la dominent. Nous retrouvons ici ce que nous avons dit du parallélisme entre le développement des communautés de piedmont voisines de Mokolo et celui de la ville proprement dite, issu des surcharges démographiques des massifs de l'intérieur. D'autre part, il est possible sur le plateau de pratiquer d'autres cultures que celles de la montagne (arachide, patates, légumes...) ; il est vrai que ce progrès s'accompagne aussi d'une sorte de recul, avec l'abandon des pratiques culturelles des montagnes (les agriculteurs estiment que sur le plateau, il n'est nul besoin de prendre autant de précautions que sur les pentes des massifs).

Un problème demeure : les terres du plateau environnant Mokolo, sont, en grande part, vides et non cultivées ; mais cela ne veut nullement dire qu'elles sont sans statut. Ainsi la partie est du plateau dépend des massifs de Mendézé et de Mokola ; le site même de Mokolo, à l'origine, dépend de Ldamtsay et de Météfé ; l'ouest, de Mavoumay et de Ldamtsay. Le problème est donc de savoir comment des gens venus d'autres massifs et appartenant même à d'autres ethnies, ont pu s'installer sur ces terres et les cultiver. Il semble bien que cette mise en culture progressive des terres situées à la périphérie de Mokolo, par des agriculteurs y résidant, n'ait rencontré aucun obstacle de la part des communautés dont elles relèvent.

Tout s'est passé comme si la présence d'un centre urbain et son développement progressif avaient bousculé le pouvoir coutumier et traditionnel des communautés montagnardes, et laissé aux habitants de la ville, la libre disposition des terres non encore cultivées. Il faut y voir tout d'abord le rôle dévolu à Mokolo, dès ses origines, de mainmise politique et de contrôle sur ces territoires : les Foulbé ne se sont pas préoccupés de savoir s'ils pouvaient ou non laisser paître leurs troupeaux et mettre en culture des terres que la force armée leur permettait de tenir. Ensuite, certaines relations de parenté ont permis à des montagnards de l'intérieur de venir cultiver des terres relevant, en théorie, de communautés de piedmont, ayant quelque ancêtre commun avec eux. Enfin il est des cas de location,

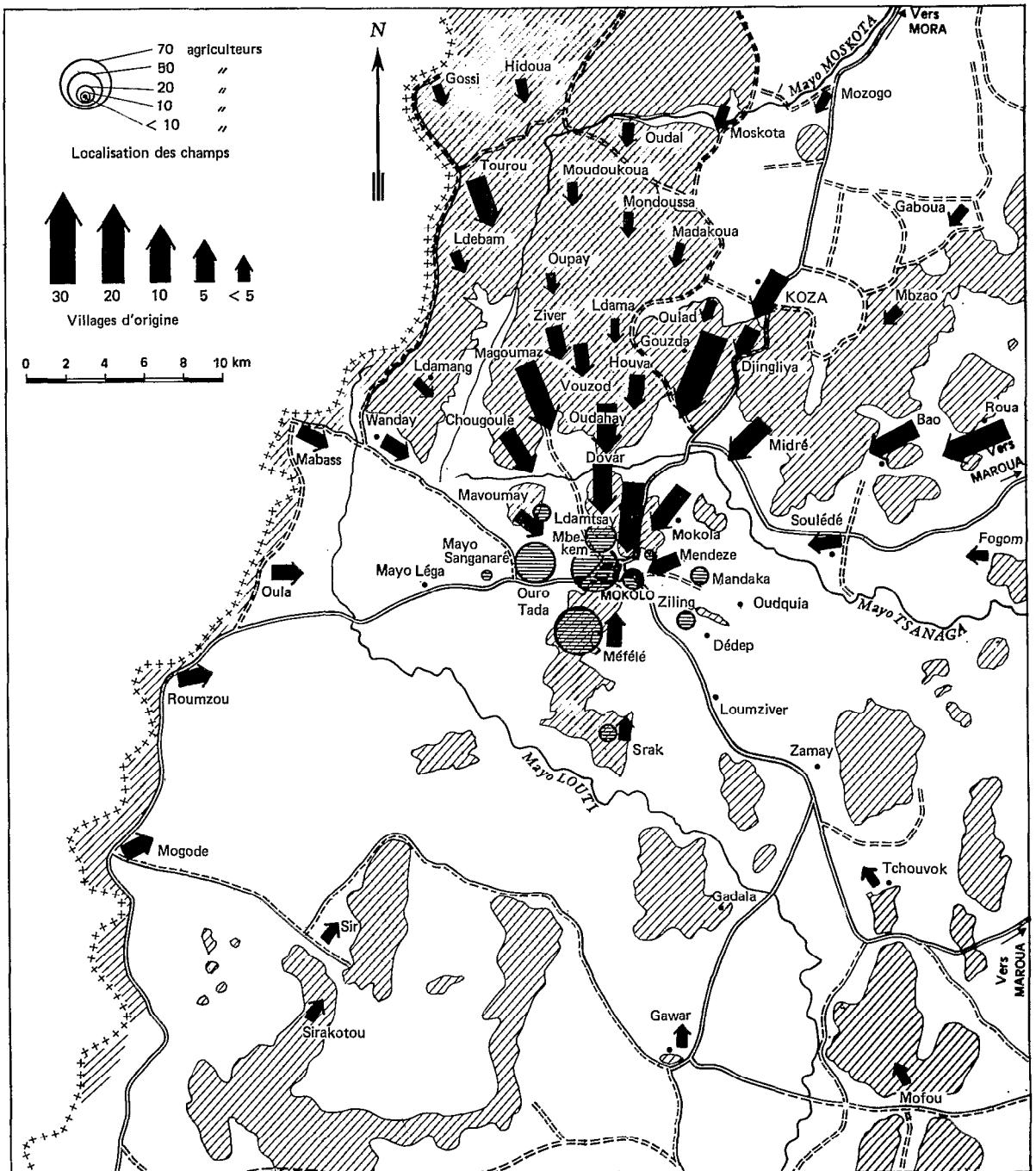


FIG. 5. — Villages d'origine et champs des agriculteurs de Mokolo.

d'achat, de donation ou d'héritage. Ainsi fréquemment trouve-t-on des facteurs d'explication simples. Il n'en reste pas moins que dans la plupart des cas, il y a eu tout simplement débroussaillage et libre appropriation. Aussi rencontre-t-on aujourd'hui côte à côte des champs cultivés par des montagnards et d'autres cultivés par des habitants de la ville dans cette zone périurbaine. De même, sur le plateau, on trouve côte à côte des champs et des zones de parcours du bétail dépendant en grande partie des Foulhés de la ville, sans qu'il y ait, semble-t-il, de trop graves querelles. La ville de Mokolo semble s'être ainsi constitué peu à peu son terroir, étendant son emprise au-delà de ses franges périphériques directes.

3. AUTRES ASPECTS DE CETTE EMPRISE AGRAIRE

Dans ce milieu urbain où vivent tant de cultivateurs, dans cette zone où se côtoient agriculteurs des montagnes et de la ville, on se doute de l'importance des transformations introduites dans les habitudes ancestrales. Nous avons souligné le rôle des nouvelles cultures : cela conduit aux problèmes de la commercialisation et de l'entrée de ces cultivateurs dans des circuits autres que le simple troc. Le contact entre agriculteurs d'ethnies différentes est à l'origine de bien des échanges sur les techniques et les produits (l'exemple de ceux qui possèdent des champs de coton et de mil de saison sèche, situés loin de Mokolo, dans les plaines, est le plus frappant). Une autre transformation, particulièrement importante, est le recours à une main-d'œuvre rémunérée, pour la plupart des travaux agricoles : certes, à la montagne, les pratiques de l'entraide sont nombreuses, mais elles ne donnent jamais lieu à une rémunération en argent ; à Mokolo, au contraire, c'est devenu une habitude courante que d'utiliser pour quelques jours, au moment des grands travaux, quelques bras de plus. C'est là une source d'emplois temporaire, non sans importance, liée uniquement à la fonction agricole de la ville. Une dernière marque en est le rôle que peuvent jouer ceux des agriculteurs de Mokolo qui ont gardé des terres dans leurs communautés d'origine, et qui, à leur manière, peuvent se faire les instruments de l'attraction de la ville.

Le marché de Mokolo

Nous venons de saisir Mokolo, sous son aspect le moins urbain, si l'on peut dire, celui de ville agricole. Mais déjà nous avons senti quels aspects nouveaux y revêtaient les fondements de la société

rurale traditionnelle, et dont le moindre n'est certes pas cette progressive entrée dans des circuits monétaires et commerciaux. La naissance et le développement de la fonction commerciale de la ville se situent au cœur même de ce processus de transformation, si sensible déjà à Mokolo même, mais à présent aussi dans les montagnes voisines : au départ il y a une population qui, à environ 40 %, ne travaille plus systématiquement la terre, et qui, par conséquent, doit chercher à se procurer son alimentation ; à l'opposé, une population qui n'a d'autre ressource que le travail de la terre, mais à qui on demande de payer un impôt en argent ; il lui faut donc dégager un surplus commercialisable, pour faire face à cette exigence ; ensuite viennent se greffer la naissance de besoins nouveaux, le désir de vivre mieux, l'attrait pour le gain... Le marché de Mokolo est donc le lieu où l'on peut saisir, dans une de ces toutes premières phases, le développement d'une économie d'échanges diversifiés et modernes, au cœur d'une société encore très fermée et très traditionnelle. Cette emprise commerciale est probablement la première des fonctions de Mokolo, vis-à-vis du milieu environnant.

1. QUELQUES DONNÉES SUR LE MARCHÉ DU MERCREDI

Créé en 1934 par une administration qui y voyait un moyen d'ouvrir les montagnes, favorisé par la suppression progressive de bien des marchés de brousse, le marché de Mokolo est aujourd'hui très actif et même très attractif. Partout, autour de Mokolo, le mercredi est devenu jour de fête, et c'est une foule dense qui se presse sur les routes et les pistes, dès 8 h du matin, en fait plus de 7 000 personnes. 93 % d'entre elles viennent d'une zone de 20 km de rayon autour de la ville ; 61 % d'une zone de 10 km, dont tous les massifs sont représentés, et dont le quart de la population totale se déplace. Ajoutons même que quatre massifs de cette zone, tous situés à l'est de la ville, constituent presque 40 % du total. Si l'on peut dire que Mokolo reste un marché d'importance très limité, sur le plan régional, puisque son aire d'influence ne dépasse pas 20 km, en revanche son attraction est considérable, à l'intérieur de cette zone. C'est ce qui marque le mieux l'intégration de la ville dans le milieu environnant.

Il nous faut voir maintenant quelques aspects plus particuliers de cette influence. Ainsi avons-nous constaté que la part des femmes et celle des hommes étaient à peu près égales, dans le total de ceux se rendant au marché, avec toutefois des nuances : on constate en effet que plus on s'éloigne de la ville,

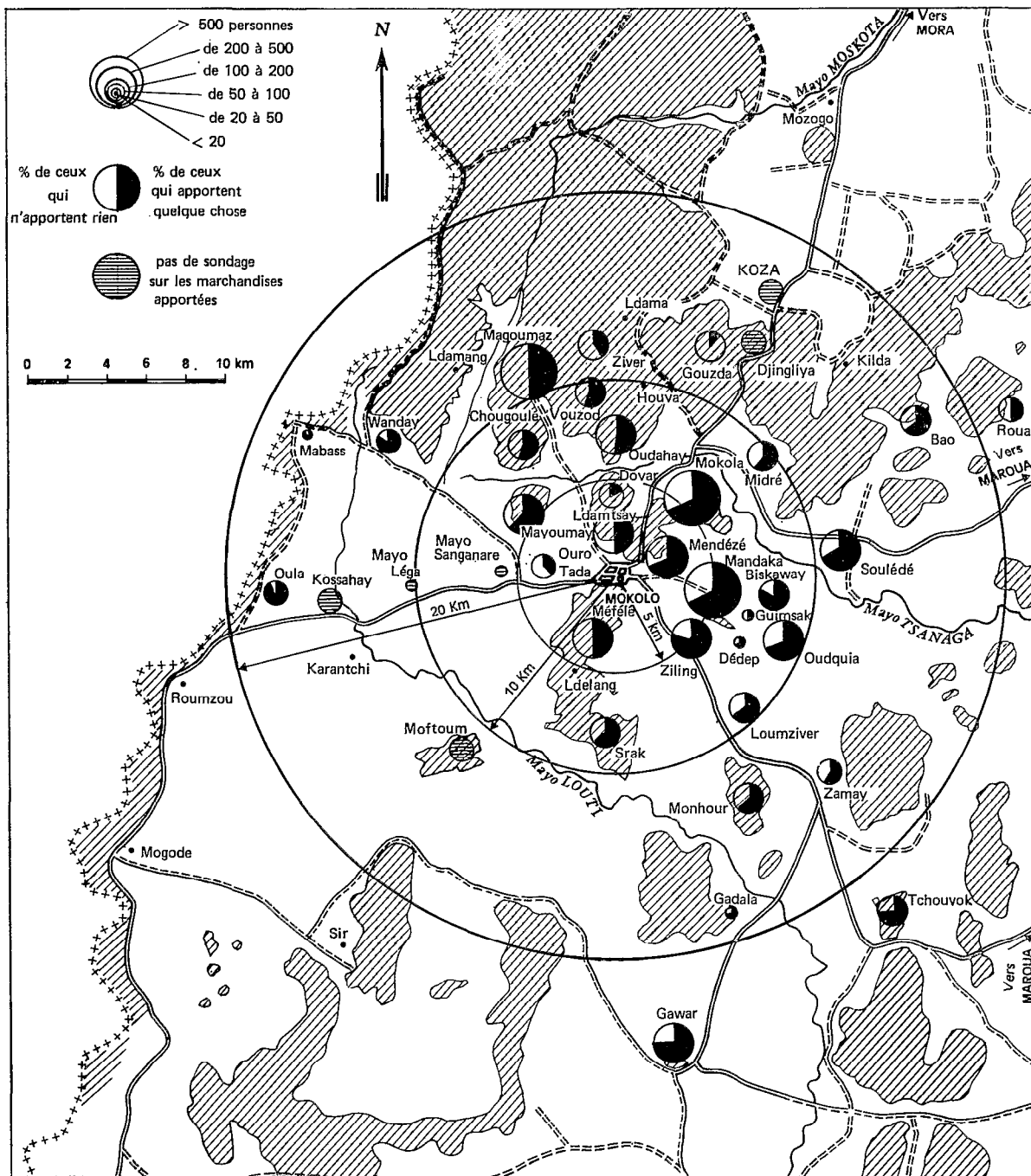


FIG. 6. — Aire d'influence du marché de Mokolo.

plus la part des hommes croît, alors qu'à proximité ce sont les femmes qui l'emportent. Mais plus intéressant est le fait que 75 % environ des femmes

viennent avec quelque chose à vendre, alors que seulement 55 % des hommes sont dans ce cas. Il semble en fait que l'aspect « fête » du marché attire

davantage les hommes que les femmes. Enfin se dessine très nettement autour de Mokolo une partition de l'espace, fondée sur l'entrée dans les circuits

commerciaux. On s'aperçoit que la part de ceux qui ont quelque chose à vendre est très inférieure à la moyenne générale dans le cas des massifs de

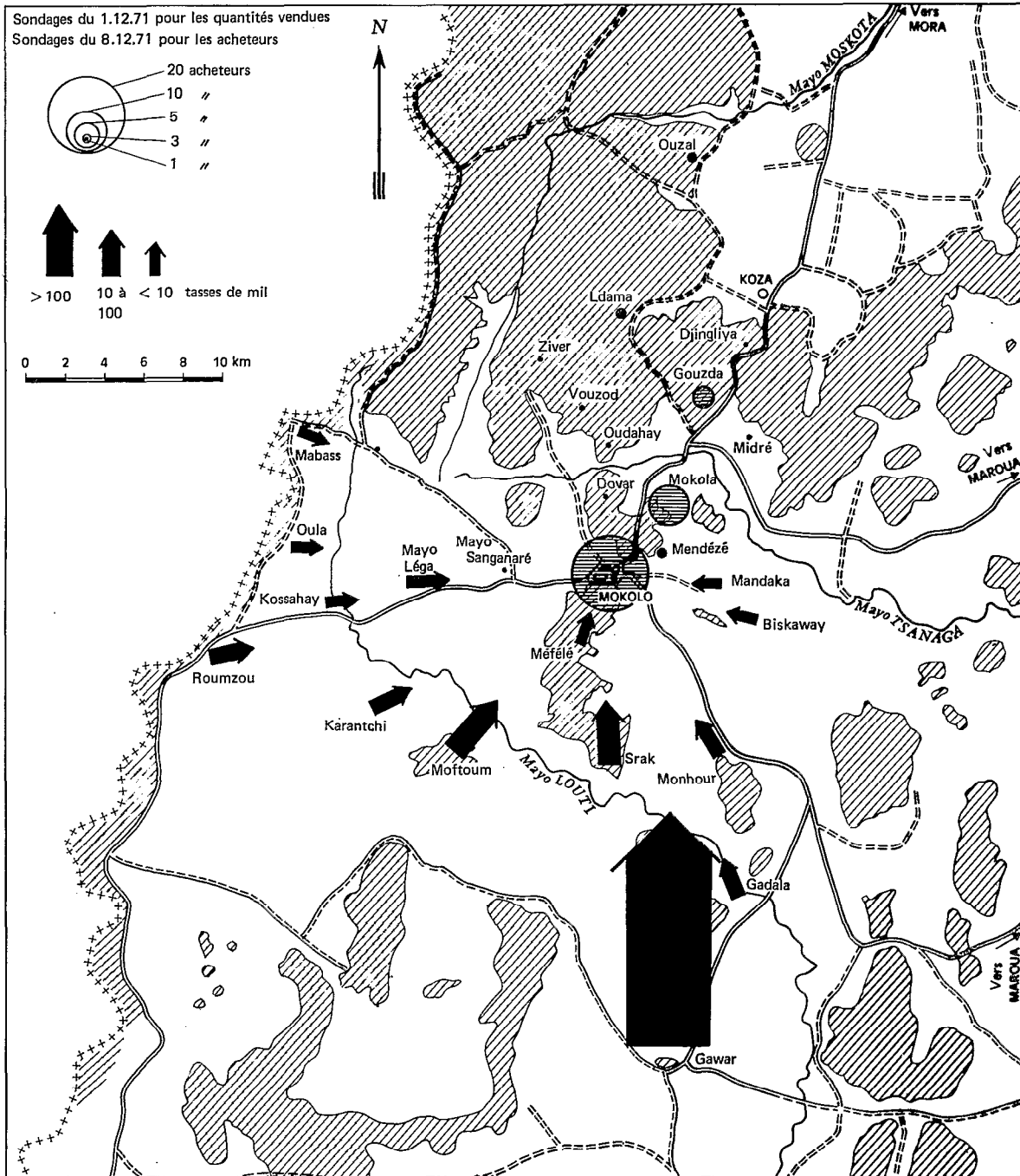


FIG. 7. — Commerce du mil à Mokolo : vendeurs et acheteurs.

l'intérieur, alors qu'elle est supérieure dans le cas des communautés du plateau ou de la plaine de Gawar. On retrouve ici, une nouvelle fois, l'origi-

nalité de la position de Mokolo, au contact des montagnes et du plateau, entre un milieu qui reste encore très peu ouvert au commerce, celui des

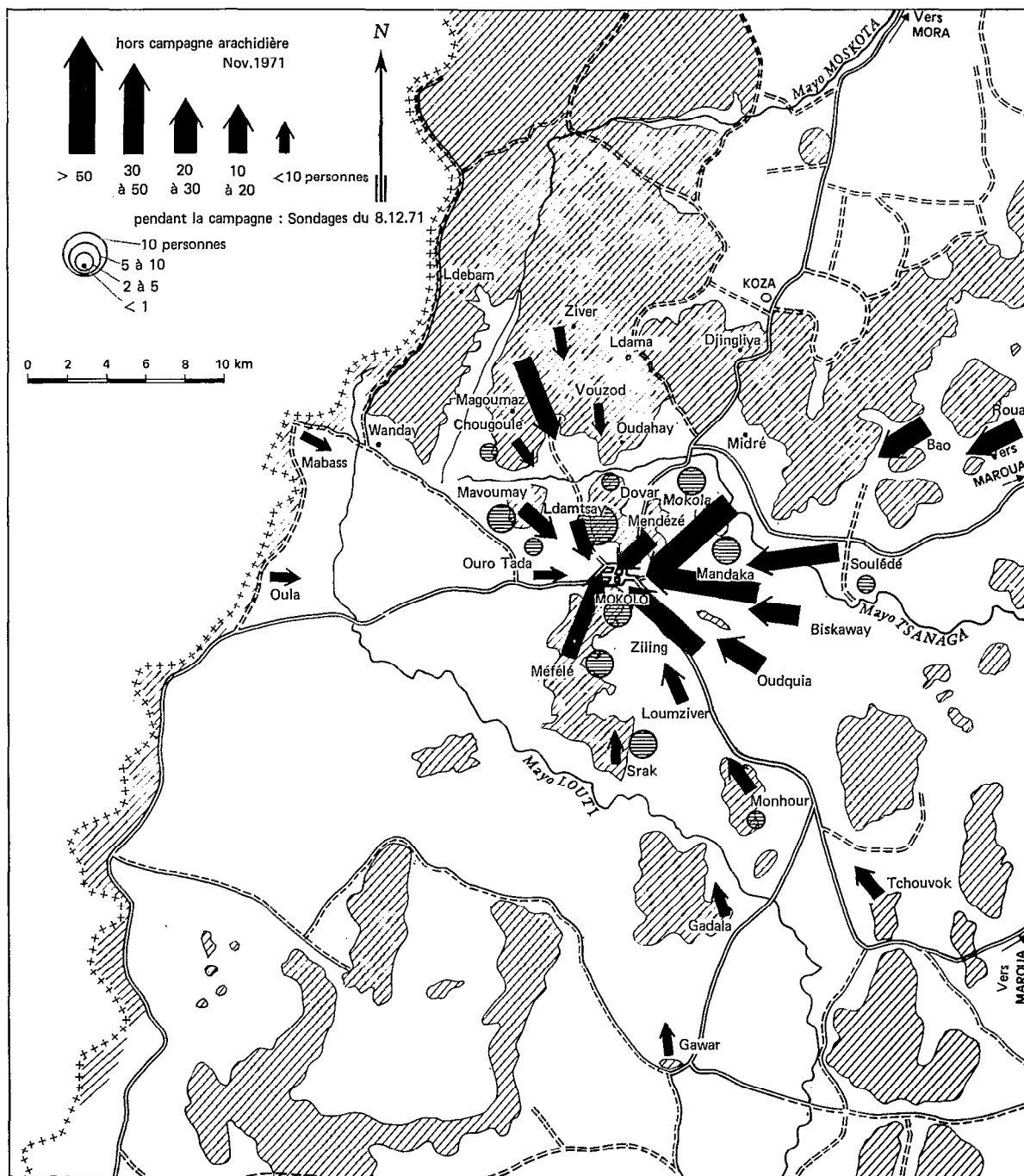


FIG. 8. — Commerce de l'arachide à Mokolo : vendeurs.

montagnes et un milieu beaucoup plus ouvert, celui du plateau. La différence est grande entre Gouzda dont 17 % seulement des habitants, se rendant au marché, apportent quelque chose à vendre, et Mandara, où l'on en compte 70 %. Ainsi donc le marché de Mokolo nous apparaît comme un révélateur intéressant des diverses composantes du milieu environnant : l'étude des principaux courants de marchandises qu'il provoque, va nous en apporter une nouvelle preuve.

2. LES GRANDS COURANTS DE PRODUITS RÉVÉLÉS PAR LE MARCHÉ

L'attraction commerciale exercée par Mokolo, est

à l'origine de courants commerciaux nettement définis et propres à chaque type de produits. Ces courants ne révèlent plus tant le niveau d'entrée dans le phénomène du commerce, qu'un découpage original du milieu environnant, selon la nature des productions locales. Il ne fait pas de doute que l'espace s'organise, autour de Mokolo, en zones variées, définies chacune par ce qu'elle envoie principalement à la ville.

Sur les 50 productions recensées, nous avons pu distinguer surtout : le bois, le mil, l'arachide, la patate, les produits de l'élevage, les fruits et légumes, la canne à sucre, les produits de l'artisanat, les haricots. Pour ces principales productions, on peut

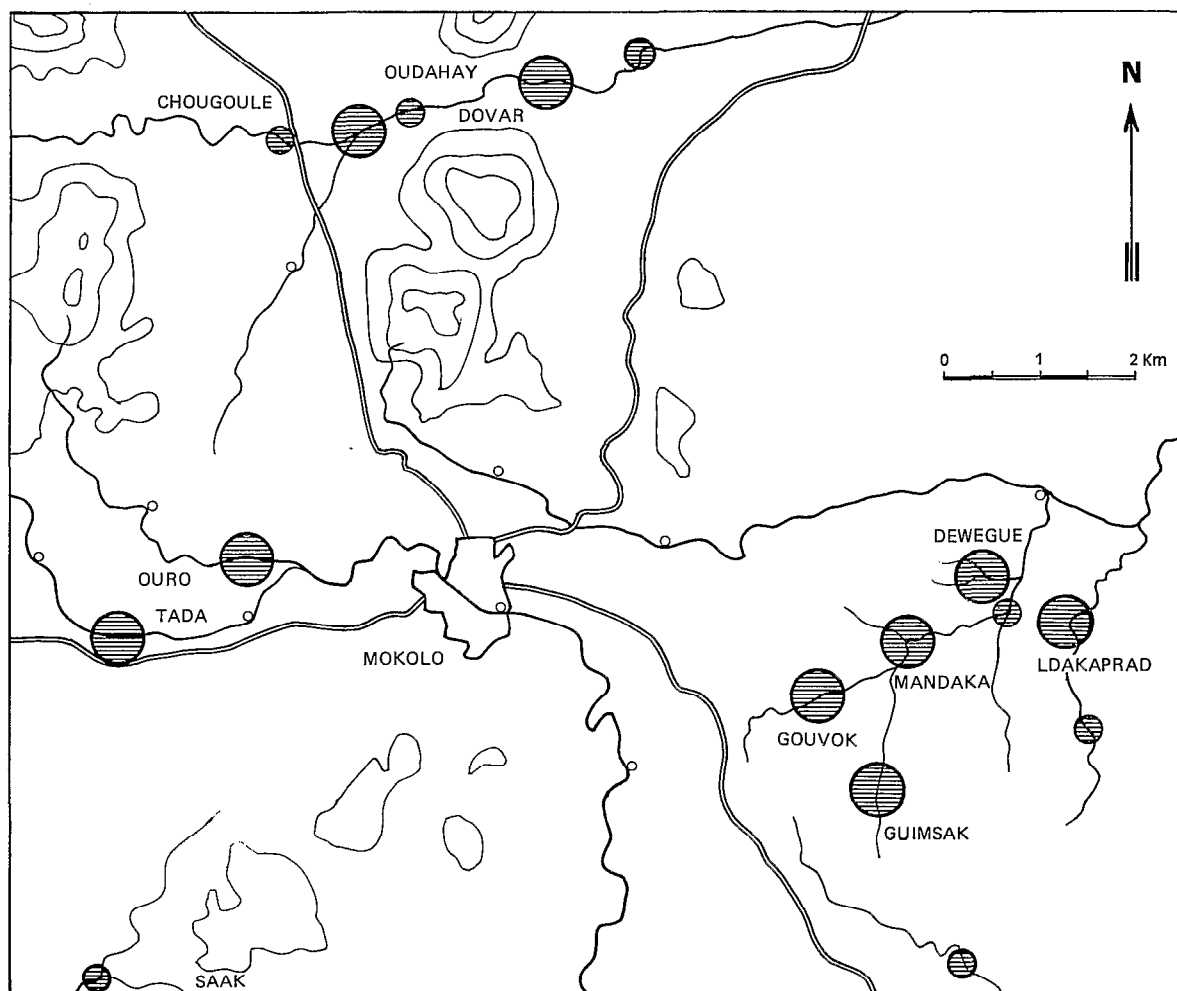


FIG. 9. — Jardins de légumes, vergers, champs de canne à sucre autour de Mokolo.

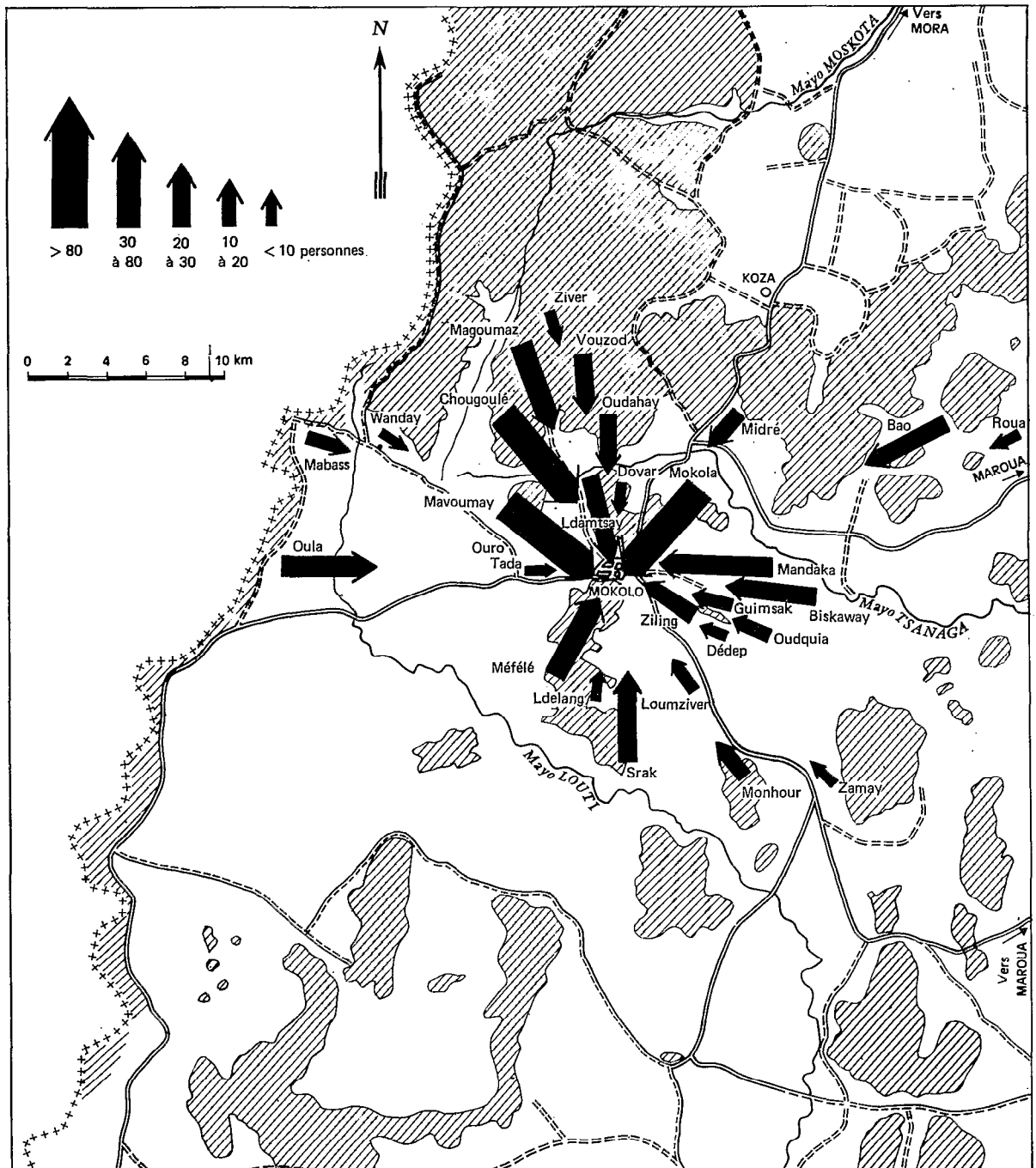


FIG. 10. — Commerce du bois à Mokolo.

définir, assez aisément, les points de départ les plus importants. Arrêtons-nous aux principaux.

Le commerce du *mil* est probablement, celui qui donne lieu aux plus curieux courants. Presque uniquement commercialisé par des habitants de la plaine de Gawar et par des gens habitant au sud de la ville, sur le plateau, le mil est à l'origine d'un courant très original qui, né dans le sud, aboutit à Mokolo, point terminal de la plus grande partie, et centre de redistribution d'une faible part qui gagne les montagnes du nord. En l'occurrence, Mokolo joue ici pleinement son rôle de point de contact.

Une autre grande production locale, *l'arachide*, donne lieu à un autre type de courant : en effet, en dehors de la campagne officielle, dont nous reparlerons, on observe, toute l'année, un mouvement d'approvisionnement de la ville, à partir des massifs de bordure ; l'arachide, achetée presque toujours par les femmes foubé, est transformée en huile ; celle-ci est bien souvent vendue, après coup, aux montagnards qui ont vendu les arachides. C'est là un exemple frappant des rapports que la fonction commerciale fait naître entre la ville et le milieu environnant : la ville reçoit la matière brute et vend le produit transformé.

Quant à la *patate*, plante du plateau par excellence, elle provient essentiellement des communautés périphériques de la ville, et alimente un courant particulier d'approvisionnement des marchés des plaines de Mora et même du Diamaré, Mokolo servant ici de lieu de regroupement et d'expédition.

Plus significatif du rôle de Mokolo est le développement de plus en plus grand des échanges portant sur les *fruits*, les *légumes* et la *canne à sucre* : la naissance et la croissance d'un centre urbain, offrant de bons débouchés, ont été à l'origine de la mise en culture des fonds humides du plateau, autour de la ville, principalement à l'est. C'est là où l'on voit le mieux quelles transformations du milieu environnant peut entraîner l'existence d'un besoin nouveau, propre à la consommation urbaine. Mais ces transformations ne semblent possibles que dans un milieu favorable et encore riche d'espaces libres.

Jusqu'à présent, nous avons noté l'absence presque totale des productions originaires des montagnes. Il faut en arriver au petit bétail, au bois, à l'eau, pour trouver des sources d'échanges importants entre les massifs et la ville. Et encore devons-nous souligner que, dans deux cas, il s'agit seulement de l'exploitation de richesses naturelles. Le commerce

de *l'eau* est florissant toute la saison sèche, époque où la ville en est totalement privée ; quant au *bois*, il représente le premier commerce de Mokolo, par le nombre de gens qui le pratiquent. Le *petit bétail* sert à l'alimentation de la ville et donne lieu également à de petits échanges entre un vendeur qui a besoin d'argent et n'a rien d'autre à vendre, et un acheteur qui veut seulement agrandir son troupeau. Finalement le grand problème des montagnards est qu'ils n'ont rien à vendre ou presque ; ils se tournent vers des productions naturelles qui leur échappent ou ne leur coûtent guère, mais dont la ville ne peut se passer.

Une autre de leurs activités, l'artisanat, leur procure des ressources, par la vente de *poteries*, ou *d'outils agricoles* ; Mokolo sert alors un peu de grande foire où le choix devient possible entre plusieurs pièces. Mais dans le commerce des produits de l'artisanat, la concurrence des habitants du plateau est grande, surtout pour des spécialités, tels les « lits de Zamay ». Il existe encore bien d'autres courants drainant vers Mokolo tout ce qui peut être vendu, mais leur importance est moindre.

3. FONCTIONS DU MARCHÉ

Il demeure très largement un marché local, permettant l'alimentation de la ville et des échanges entre massifs éloignés tout au plus d'une quarantaine de kilomètres. Dans la majorité des cas, nous avons affaire tout simplement au plus rudimentaire des actes commerciaux, mettant en présence producteurs et consommateurs, sans qu'il y ait le moindre intermédiaire. Certes, pour tel ou tel produit, comme la patate, les fruits et légumes, Mokolo n'est pas le point final du circuit, celui-ci se poursuivant jusque dans les grandes villes du nord du Cameroun ; mais cette introduction de courants d'ampleur régionale est encore peu sensible. Par ailleurs, il faut insister sur la faiblesse des quantités vendues par chaque producteur ; en dehors du mil qui, dans bien des cas, est apporté en assez grosses quantités, pour tous les autres produits, la part commercialisable est en fait peu importante. Le volume des produits commercialisés tient davantage au nombre des vendeurs qu'à ce qu'ils ont à vendre.

Troisième point, les gains réalisés par les ventes sont presque aussitôt dépensés par des achats d'objets, tissus, aliments, dont le commerce est, cette fois, l'œuvre de professionnels et non plus de producteurs. Il est clair que la ville joue là un rôle, particulièrement important, vis-à-vis de son milieu rural : elle lui procure des biens de consommation nouveaux et attrayants, en échange de ses richesses

commercialisables. Un dernier point et non des moindres, est le rôle social que remplit le marché. Un des objectifs de la création du marché de Mokolo est aujourd'hui atteint : en faire un lieu de rencontres, d'échanges où les ethnies voisines de la ville peuvent apprendre à se connaître. Finalement, et c'est certainement le point primordial, aujourd'hui, la ville est devenue indispensable au milieu rural environnant : l'intégration de la ville est un fait acquis, sur le plan économique.

Mokolo et ses commerces

La fonction commerciale de la ville ne se limite pas au marché hebdomadaire ; Mokolo dispose d'une population de commerçants professionnels, qui joue un rôle positif dans son pouvoir attractif. Outre ceux qui se déclarent officiellement commerçants, presque tous ses habitants font un peu de commerce : c'est bien là un des piliers de la vie urbaine. Observons d'une part en quoi cette fonction commerciale permanente influence les rapports entre Mokolo et son milieu, et d'autre part comment elle introduit Mokolo dans des circuits d'importance régionale, voire internationale. Pour éclairer la situation, voyons d'abord les commerces, liés directement à l'alimentation, qui se situent dans la suite logique des échanges opérés au marché, mais dont les mécanismes sont différents.

1. COMMERCES ALIMENTAIRES

Pour la plupart des productions commercialisées au marché, nous avons insisté sur le fait qu'il s'agissait d'un commerce rudimentaire, d'ampleur locale. Ici nous voulons parler de trois commerces qui font entrer Mokolo et son milieu environnant dans des circuits véritablement commerciaux, avec intermédiaires et rapports interrégionaux ; ceux de la boucherie, du poisson séché, et la campagne arachidière.

Voyons d'abord la boucherie. Précisons qu'il existe à Mokolo une consommation de viande régulière et importante : environ 60 % des consommateurs semblent être des gens habitant la ville. Ceci tendrait à prouver que la vitalité de la boucherie tient aux possibilités financières de fonctionnaires et des gros commerçants, en même temps qu'aux habitudes propres aux ethnies musulmanes, s'il n'y avait ces 40 % de consommateurs originaires des massifs périphériques de Mokolo et de la plaine de Gawar, signe d'une évolution des habitudes rurales. Cette demande soutenue de viande est à l'origine de deux courants commerciaux tout à fait distincts.

Tout d'abord une grande partie des bovins abattus provient de l'élevage local, c'est-à-dire des troupeaux relativement importants qui paissent sur le plateau, principalement vers l'ouest de Mokolo, sur les franges du plateau kapsiki. Mais à ce niveau, le déplacement reste minime et les mécanismes très rudimentaires. Le second courant prend sa source à Gazawa, dernier relais d'une longue chaîne de direction est-ouest, qui sillonne le nord du Cameroun ; ce courant introduit Mokolo dans un circuit d'importance interrégionale, où le rôle de commerçants professionnels devient prépondérant : la ville est non seulement centre de consommation mais aussi de distribution pour sa région.

Du même type que celui de la boucherie est le commerce du poisson séché. Mokolo y joue un rôle de centre-relais, le dernier, celui de la distribution, dans ce circuit comportant de multiples intermédiaires. Les commerçants de poisson séché de Mokolo, l'achètent, pour la plupart, à Maroua ou sur des marchés périphériques des monts du Mandara, à des commerçants qui l'ont eux-mêmes acheté généralement à Fort-Fourreau. Quant à la demande, elle est le fait des montagnards, pour les trois quarts. Pour le poisson, le rôle de distribution de Mokolo, vis-à-vis du milieu rural environnant, est donc beaucoup plus important que pour la boucherie.

Tout à fait différent est le rôle de Mokolo dans la campagne arachidière. C'est là un des faits majeurs de la vie économique de la ville et de toute sa région. En effet, de décembre à mars se déroule la campagne officielle qui, pour bon nombre de montagnards, est l'unique occasion d'avoir de l'argent. Cette campagne dont les prix sont théoriquement imposés, et dont le calendrier des marchés est fixé par arrêté, met en jeu non seulement les producteurs, mais encore toute une armée de commerçants, soit professionnels, soit périodiques, travaillant pour leur propre compte ou pour celui d'un gros commerçant, et employant, pour la circonstance, des manœuvres, secrétaires, gardiens. Dans cette campagne, Mokolo est marché permanent, à côté des multiples marchés de brousse qui eux, sont temporaires. Nous avons pu constater que 80 % des montagnards venant vendre leurs arachides sont originaires d'une zone de moins de 10 km de rayon, et 66 % d'une zone de moins de 5 km de rayon. On peut donc dire que la campagne arachidière ne donne pas lieu à un accroissement de l'aire d'influence de la ville, la concurrence des marchés temporaires de brousse étant très forte. Quant aux commerçants acheteurs, ils sont, pour la plupart, originaires de Maroua et

de Garoua ; ceux qui sont originaires de Mokolo, travaillent pour l'un ou l'autre des quatre ou cinq gros commerçants qui commandent toute la campagne arachidière du nord du Cameroun. C'est là un des traits essentiels de la campagne : de quelques hommes très riches dépend toute une gamme de correspondants, de commerçants, de manœuvres, essayant d'arracher à moindre prix, la récolte des montagnards. A Mokolo, nous sommes en présence d'un centre de regroupement et d'expédition : première et, parfois, seconde étape, quand il y a déjà eu le marché de brousse, dans le vaste circuit de l'arachide qui, de la brousse, s'étire jusqu'à l'étranger. Mais en fait, tout ou presque échappe aux habitants du pays, concernant les modalités de cette campagne. Le profit financier n'est pas bien important pour les montagnards, même si l'on constate qu'ils savent faire monter les prix, jugés par eux trop insuffisants ; il n'est pas non plus très élevé pour les commerçants locaux, réduits trop souvent aux rôles secondaires.

Ce qu'il est important de retenir, c'est le rôle de Mokolo qui, par ces trois types de commerces, fait entrer son milieu environnant dans des circuits qui le dépassent considérablement : pour la boucherie et le poisson séché, Mokolo n'est qu'un point d'arrivée, parmi d'autres, de vastes circuits ; pour l'arachide, c'est un point de départ mais que rien ne peut distinguer particulièrement. Quant au milieu rural touché par ces circuits, il ne s'agit que d'une petite zone entourant la ville. Sur ce plan là, la région de Mokolo reste encore étroite et limitée.

2. AUTRES COMMERCES

L'essentiel de la population commerçante de la ville vend des objets manufacturés, qu'il s'agisse de tous les objets utiles à la vie quotidienne (lampes de poche, cadenas, plats en émail, piles, savon...), ou de tissus, vêtements et chaussures, ou bien encore de produits de luxe (parfums, verroterie...). Nous sommes là en présence de l'intrusion du modernisme occidental au cœur d'une société traditionnelle, au point terminal d'une longue chaîne commerciale de dimension internationale. Mais ce qui nous intéresse, c'est de connaître les courants régionaux passant par Mokolo. Or Mokolo dépend, pour son approvisionnement en produits manufacturés, de deux centres principaux. Le premier, et de loin, est Maroua : tous les commerçants s'y rendent, à intervalle assez régulier. Le second est le Nigeria, plus particulièrement ses marchés frontaliers : non seulement la moitié environ des commerçants vont également s'y approvisionner, mais encore un très

important trafic contrebandier y trouve son origine, alimentant secrètement bien des commerces de la ville. A ces deux origines, s'ajoute, mais secondairement, Garoua. Mokolo dépend donc absolument de l'extérieur, et cette dépendance est encore plus grande qu'il n'y paraît, quand on sait que bien des commerçants de la ville ne font, en fait, que travailler pour quelques gros commerçants de Maroua ou de Garoua.

Si nous nous plaçons maintenant sur le plan de la distribution, Mokolo est encore très lié aux seules possibilités financières de ses habitants. Certes, bien des commerçants reconnaissent que, le jour du marché, surtout en début de saison sèche, au moment des récoltes, leur activité est plus grande, laissant entendre par là que le milieu rural couvert par l'aire d'influence du marché constitue un bon client. Mais dans leur majorité, les commerçants déclarent faire davantage d'affaires avec la clientèle urbaine, surtout avec les employés de l'administration, qui touchent un salaire régulier, et aussi, bien qu'à un moindre degré, avec les commerçants, artisans, gros cultivateurs de la ville, surtout musulmans. De toute manière, même si les ruraux constituent, quantitativement une clientèle plus importante, ils ne sont pas l'élément moteur de la vitalité des commerces de la ville, du fait de la faiblesse de leurs ressources.

Cette vitalité, que l'on peut mesurer par les chiffres d'affaires réalisés, n'est en fait pas très grande. Sur près de 80 commerçants recensés, moins de 10 ont un chiffre d'affaires supérieur à 500 000 francs C.F.A. par an. S'il est vrai que la majorité des commerçants n'ont que quelques milliers de francs de bénéfices par an, on peut dire sans erreur que Mokolo n'a que l'embryon d'un véritable pouvoir économique.

Toutefois il est possible d'y déceler les germes d'une structure commerciale proche du modèle des grands centres. Aux quelques gros commerçants, bien rares, s'ajoutent nombre de petits commerçants, cherchant à gravir peu à peu l'échelle sociale. Mokolo est donc un centre commercial d'importance locale, dépendant de grands centres régionaux, qui ne profite pas encore pleinement de l'immense marché possible des montagnes voisines, mais dont le développement est certainement promis à un avenir de plus grande prospérité.

3. NATURE DE LA FONCTION COMMERCIALE DE MOKOLO

La fonction commerciale de Mokolo est bien celle qui crée le plus de liens entre la ville et son

milieu rural d'une part, la ville et les espaces régionaux voisins, de l'autre. Peu à peu, les circuits commerciaux, les flux de personnes, les mouvements de marchandises, organisent l'espace d'une nouvelle manière, le structurant autour de Mokolo, dans une aire, encore restreinte à quelques dizaines de kilomètres, désormais tout entière tournée vers la ville. Toutefois nous avons aussi insisté, à plusieurs reprises, sur la précarité du niveau économique du milieu rural, et sur celle des commerces existants ; c'est qu'en fait nous sommes là à la naissance d'un foyer commercial, se dégageant seulement du simple échange entre un producteur et un consommateur, et parvenant très lentement à une certaine complexité dans les structures commerciales. Nous avons relevé bien des indices d'une ouverture progressive vers l'extérieur, de l'entrée massive dans les circuits monétaires, de l'attrait du gain et, corrélativement, de l'accroissement et de la diversification des dépenses. Là encore, Mokolo peut profiter largement de sa situation assez privilégiée, au contact d'ensembles économiques très différents, et surtout comme relais des grands centres économiques du nord du Cameroun.

L'influence sociale de Mokolo

La nature de cette influence est complexe, et en outre sujette à une appréciation plus qualitative que quantitative ; elle se situe surtout au niveau des mentalités et de leur évolution. Mais elle n'est pas sans importance pour comprendre la place qu'occupe Mokolo dans sa région. Il s'agit de définir d'une part le rôle joué par tous les services administratifs, d'autre part ceux, encore plus insaisissables, d'une ville avec tous les services qu'elle peut rendre, le style de vie qu'elle propose, les mentalités qu'elle façonne.

1. FONCTION ADMINISTRATIVE

Première activité non agricole de la ville, elle emploie le quart de la population active, et même, indirectement, le tiers de celle-ci. Nous avons aussi noté une trentaine d'employés habitant les massifs périphériques de la ville, sans parler des très nombreux manœuvres, engagés de temps à autre sur divers chantiers. On voit donc, dès à présent, l'importante source de travail et d'emplois, que représente ce rôle de ville administrative, hérité de l'histoire. Cela est si vrai que l'attrait pour les emplois administratifs dépasse considérablement les possibilités offertes. Source d'emplois, la fonction administrative est, aussi, à l'origine de la vitalité de bien des

commerces, du travail de bien des artisans, de multiples autres activités, telles celles de « boys ». Toute la vie économique de la ville est soutenue, encore maintenant, par la puissance de cette fonction administrative.

Celle-ci oriente principalement son action vers le milieu rural dans le cadre des limites administratives, arbitrairement fixées, et faisant dépendre de Mokolo de vastes territoires, qui, par ailleurs, n'ont aucun autre type de rapport avec la ville. Certes, sur les 21 services que nous avons recensés, il en est dont l'influence reste très minime dans la vie départementale, mais il en est d'autres qui encadrent davantage le département, tels ceux de l'agriculture, la gendarmerie, les services de santé. Il faut préciser qu'à cette structure imposée de l'extérieur, et toujours ressentie comme étrangère, s'est ajoutée une structure coutumière : non véritablement indigène, car étrangère aux traditions des montagnards, elle est pourtant aujourd'hui profondément ressentie comme constitutive de la vie quotidienne ; il s'agit de la pyramide des chefs de cantons, de villages, de quartiers, dont le rôle de relais de l'administration officielle, est la raison d'être, illustré surtout par le paiement de l'impôt et la corvée des routes.

Finalement, ce qui compte dans cette fonction administrative de Mokolo, c'est surtout la volonté tenace des autorités camerounaises de faire pénétrer lentement mais sûrement les marques du progrès moderne en même temps que l'idée nationale, si étrangère aux ethnies montagnardes. Ce rôle de Mokolo n'a pas encore donné le jour à une mentalité de type régional ; toutefois, à bien des signes, on sent grandir l'idée d'organisation de l'espace liée à l'existence d'une petite ville.

2. SERVICES DE SANTÉ ET ÉCOLES

Ces deux services, eux aussi imposés de l'extérieur, jouent un rôle non négligeable, dans l'influence de Mokolo sur le milieu rural. Pour l'hôpital, on retrouve encore les 10 km de rayon : 75 % des malades hospitalisés viennent de cette zone ; mais si l'on sait que 45 % sont originaires de Mokolo, l'influence sur le milieu semble considérablement réduite. Dans les services de santé, l'hôpital reste donc encore d'une influence très localisée. En revanche, le service des grandes endémies, contrôlant les dispensaires de brousse et la léproserie, établit des liens bien plus étendus entre la ville et le milieu rural.

Ainsi la localisation de la léproserie a-t-elle entraîné le peuplement de la frange ouest de Mokolo, et depuis que son déplacement s'est opéré vers le sud-est de la ville, on a pu observer un mouvement

de population dans la même direction. On peut ajouter encore un mot de l'orphelinat de la mission catholique de Ouro Tada, à quelques kilomètres de la ville, le seul de tout le nord du Cameroun, qui est à l'origine d'une attraction particulière de Mokolo, aussi bien vis-à-vis de son milieu que par rapport aux grands centres du nord du pays.

Au niveau des écoles, on peut distinguer les écoles primaires qui constituent de loin la majorité de la population scolaire de Mokolo, et les écoles secondaires. Les premières ont une attraction qui dépasse le cadre de la ville, et même celui des massifs périphériques : en effet les élèves de presque tout l'arrondissement sont contraints de venir en ville pour achever le cycle complet de leurs études primaires. Mais il est vrai que les effectifs concernés sont faibles. Ce qui est plus important, c'est l'existence d'une auréole de scolarisation assez forte autour de Mokolo : la ville, avec un taux de 21 % de scolarisés par rapport à la population totale, domine une zone où les taux décroissent très vite vers la périphérie, surtout au-delà de 10 km.

Quant aux écoles secondaires, elles ne comptent que relativement peu d'enfants originaires du milieu environnant ; la politique scolaire pratiquée tend en effet à mélanger des élèves d'origines diverses, pour faire progresser l'esprit national au détriment de la conscience ethnique. La plupart des élèves de Margui-Wandala qui atteignent le secondaire se retrouvent ainsi à Maroua, Garoua ou Ngaoundéré, tandis que Mokolo reçoit des enfants d'autres départements. Mais ce qui compte, c'est l'élan économique que la présence de nombreux élèves internes confère à la vie commerciale de Mokolo, et les emplois subalternes qui en résultent.

On peut donc dire que l'existence à Mokolo des écoles et de services de santé joue un rôle sur le développement de la ville bien qu'ils ne créent pas un type d'aire d'influence très distinct de ceux que nous avons déjà rencontrés. Certes, ils poussent vers la ville des enfants d'origine très lointaine, et des malades qui ont parcouru de grandes distances, mais c'est encore un phénomène secondaire et reposant en grande partie sur l'arbitraire.

3. ASPECTS PARTICULIERS DE CETTE INFLUENCE SOCIALE

Un aspect très important de la ville et de ce qu'elle représente, est celui de l'influence des Foulbé. Mokolo, création des Foulbé, reste dans l'esprit des gens, une ville foulbé. Mais la haine d'autrefois a fait place à la bonne entente ; la cohabitation est devenue possible. Ainsi voit-on nombre de Foulbé recueillir des enfants montagnards et les élever à

leur manière. Il faut bien préciser que dans la ville, la pression sociale des Foulbé est forte : il n'est guère de nouvel arrivant qui ne soit incité, à plus ou moins brève échéance, à se convertir à l'Islam ; Il en est de même pour ceux qui ont obtenu un poste de journalier dans l'administration. Notons à ce propos que les prosélytes les plus actifs sont souvent les islamisés de fraîche date. Par ailleurs, partager les prières, les coutumes, les fêtes des Foulbé est considéré par beaucoup comme un progrès social. C'est là sans doute, le fait majeur de l'influence de Mokolo sur les mentalités.

Un autre aspect est celui du rôle des missions. Elles tiennent des écoles et des dispensaires et il faut reconnaître le travail considérable d'ouverture au monde qu'elles réalisent par leur enseignement et leur présence dans les endroits les plus reculés de la montagne. La venue à la ville de bien des montagnards (nous en avons relevés au moins 50), est liée directement à cette action des missions.

Nous voudrions dire un dernier mot sur le tourisme. Mokolo fait partie de tous les circuits touristiques du nord du Cameroun, et la ville et le milieu environnant en subissent les conséquences. Les seuls avantages, sur le plan local, se réduisent à quelques emplois dans le campement-hôtel, à quelques ventes d'objets artisanaux ; mais le tourisme introduit aussi, malheureusement, la mendicité, totalement inconnue autrefois.

On peut conclure que le rôle social de Mokolo, s'il est moins visible que d'autres, n'en est pas moins important. Il y a d'une part tout ce qui est source de mouvements ; d'autre part le poids des mentalités et plus encore les germes de transformation que l'existence d'une ville et son développement ne manquent pas de semer, dans le milieu rural environnant. Il est certain que ce rôle social est postérieur au rôle économique, mais il est vrai aussi qu'arrivée à un certain niveau de développement, une ville bénéficie de plus en plus de cette force attractive, née des services qu'elle peut rendre, et de la nature même de son peuplement.

Conclusion

Le fait constant et primordial du développement de Mokolo est dans la volonté politique d'établir les fondements solides d'un encadrement administratif qui permette une lente, mais sûre ouverture de ces espaces fermés et morcelés, première étape vers une intégration complète à l'espace national, dont la naissance et la définition sont, elles aussi, très récentes. Il est certain que la diversification progres-

sive des fonctions de Mokolo, plonge ses racines dans ce fait premier. Ainsi avons-nous largement montré que la création des services de santé, des écoles et, bien davantage, celle du marché, sont dans le prolongement direct de cette volonté politique. Le résultat est qu'aujourd'hui la fonction commerciale de la ville joue un rôle de tout premier ordre, supérieur même à celui de la fonction administrative, pour la création de liens avec le milieu environnant. Certes nous avons insisté sur les limites de cette fonction : limites spatiales, puisque l'aire d'influence reste encore assez restreinte, même si elle est intense dans son cadre présent ; limites économiques, liées à la précarité du niveau de vie rural environnant. Mais l'intérêt d'une étude de la fonction commerciale de Mokolo est précisément de saisir la naissance de véritables mouvements de marchandises et de gens, liés uniquement à cette volonté de plus en plus forte de dégager un revenu monétaire. Aussi, à un découpage de l'espace lié uniquement à la fonction administrative et organisant l'espace d'une manière artificielle, succède ici une véritable organisation autour d'un centre commercial : c'est finalement cette aire d'influence commerciale qui couvre le mieux les rapports de Mokolo avec le milieu rural. Directement liée à ce problème, en même temps qu'à l'héritage historique de la ville, on trouve la place prépondérante des ethnies musulmanes, surtout foubé. Mokolo se situe là dans la réalité vivante du nord du Cameroun, où le prosélytisme islamique est considérable et où l'avancée de l'Islam se fait progressivement, par le rayonnement des centres urbains. La ville typique du nord du Cameroun est une ville où s'opèrent, par acculturation, de vastes transferts ethniques et religieux. Rappelons-nous, toutefois, la primauté désormais acquise, sur le plan démographique, des ethnies montagnardes, mais qui, malgré leur nombre, n'égalent pas l'influence des Foubé. Il se peut toutefois que le phénomène de descente des montagnards dont nous avons montré les effets sur Mokolo et davantage encore sur les massifs voisins, isole le noyau musulman, à moins que l'emprise agraire, favorisant un contact de tous les instants, n'accélère les processus de transformations déjà en cours.

Finalement, Mokolo reste encore un petit centre, certes en pleine croissance, mais ne couvrant qu'une faible partie de l'espace que le pouvoir politique lui a légué comme cadre à son emprise. Mokolo semble n'être qu'un pôle avancé des grands centres du nord du pays, dont il dépend encore étroitement. Et alors que Mora lui dispute l'influence et le pouvoir dans les monts Mandara, on peut se deman-

der quel sera l'avenir de Mokolo au cœur d'un pays encore très fermé et hostile au modernisme qu'on lui propose : est-il dans les surcharges démographiques des montagnes ? Ou bien dépend-il de la capacité qu'aura Mokolo de proposer des emplois ? Peut-être, en fait, est-ce vers la fonction commerciale qu'il faut se tourner, puisque c'est à son niveau que s'opère le plus radical des changements ? Ayant atteint un minimum de fonctions, nécessaires et vitales pour tout corps urbain digne de ce nom, Mokolo a la possibilité de devenir un grand centre, le premier de ces monts Mandara sans tradition urbaine. Mais beaucoup d'obstacles restent encore à dominer.

Manuscrit reçu au S.C.D. le 14 novembre 1972.

BIBLIOGRAPHIE

- BARRAL (H.) et HALLAIRE (A.), 1967. — Atlas régional Mandara-Logone. ORSTOM, Yaoundé.
- BOULET (J.), 1970. — Un terroir de montagne en pays Mafa : Magoumaz (Cameroun du nord). Etudes rurales E.P.H.E., VI^e section, n° 37-38-39, Paris.
- COUTY (Ph.), 1965. — Notes sur la production et le commerce du mil dans le département du Diamaré (Nord-Cameroun). *Cah. ORSTOM, sér. Sci. hum.*, vol. II, n° 4, Paris.
- COUTY (Ph.), 1964. — Le commerce du poisson dans le Nord-Cameroun. *Mém. ORSTOM*, n° 5, Paris.
- FRECHOU (H.), 1966. — L'élevage et le commerce du bétail dans le nord du Cameroun. *Cah. ORSTOM, sér. Sci. hum.*, vol. III, n° 2, Paris.
- HALLAIRE (A.), 1965. — Les monts du Mandara au nord de Mokolo et la plaine de Mora. ORSTOM, Yaoundé.
- LEMBEZAT (B.), 1950. — Kirdi, les populations païennes du Nord-Cameroun. *Mém. IFAN, sér. populations*, n° 2, Cameroun.
- LESTRINGANT (J.), 1964. — Les pays de Guider au Cameroun. Essai d'histoire régionale. *Multigr.*
- MARTIN (J.Y.), 1970. — Les Matakam du Cameroun. Essai sur la dynamique d'une société pré-industrielle. *Mém. ORSTOM*, n° 41, Paris.
- MARTIN (J.Y.), 1971. — L'école et les sociétés traditionnelles du Cameroun septentrional. *Cah. ORSTOM, sér. Sci. hum.*, vol. III, n° 3, Paris.
- MARTIN-SAUVEUR (M.), 1967. — Les résistances à la scolarisation d'une ethnie africaine : les Matakam du Nord-Cameroun. DES. FLSH. Paris.
- MVENG (E.), 1963. — Histoire du Cameroun. Présence africaine.
- ORSTOM (Centre de Yaoundé), 1970. — Etudes de géographie urbaine au Cameroun. S.H., n° 61.
- PODLEWSKI (A.M.), 1966. — La dynamique des principales populations du Nord-Cameroun (entre Bénoué et lac Tchad). *Cah. ORSTOM, sér. Sci. hum.*, vol. III, n° 4, Paris.
- PODLEWSKI (A.M.), 1966. — Les forgerons Mafa. Description et évolution d'un groupe endogame. *Cah. ORSTOM, sér. Sci. hum.*, vol. III, n° 1, Paris.
- SEGALEN (P.) et VALLERIE (M.), 1964. — Carte pédologique du Nord-Cameroun à 1/100 000 feuille Mokolo. ORSTOM, Yaoundé.